

L'homme qui n'aimait pas les nuages

PARTIE II

Laurent CARTALIER

*
* *

Les hommes de Destours ne bronchèrent pas quand leur capitaine leur fit part de la mission qui les attendait. Après tout, il s'agissait de sortir des copains d'un guêpier. Georges Destours privilégia un armement léger. Puisqu'il faudrait revenir avec des tonnelets de poudre, autant ne pas s'encombrer. D'autant plus qu'il importait de parvenir au bastion avant les Allemands.

La garnison du bastion fut avertie par héliographe. Elle devait se tenir prête.

Sans enthousiasme, mais sans faiblesse, Destours s'avança à la tête de sa compagnie. Ils étaient dissimulés à la vue des Prussiens par le bastion. C'était toujours ça. Il ne leur fallut qu'une dizaine de minutes pour rejoindre l'enceinte du fort.

- Eh bien, mais c'est *Sainte-Hélène* au grand complet que voilà !, s'exclama l'escogriffe qui leur ouvrit la porte.

Un officier à l'uniforme ravaudé de multiples reprises s'avança vers Destours et ses hommes.

- Capitaine ! Pourquoi avez-vous abandonné votre poste ?

- Bonjour, lieutenant. Vous évacuez le fort. Nous sommes là pour vous aider à transporter vos munitions.

Le lieutenant accusa le coup. Quitter le fort, c'était reconnaître la vanité de ses efforts et des sacrifices de ses hommes. La garnison ne comptait guère plus d'une douzaine d'hommes mais les épreuves qu'ils avaient traversées ensemble les avaient soudés et ils s'étaient attachés à ce tas de pierre pompeusement baptisé Fort Liberté.

- C'est en rapport avec la nouvelle offensive ennemie ?, s'enquit le lieutenant.

Destours dut reconnaître que *Sainte-Hélène* n'avait plus les moyens de tenir en respect les Allemands.

- En ce cas, il va falloir faire vite. Ils n'ont que quelques kilomètres de rase campagne à franchir avant d'arriver. Nous ne serons pas de trop pour déblayer les gravats.

- Des gravats ?, fit Destours d'un air inquiet.
 - La mine que nous avons expédiée sur votre ordre nous est retombée dessus. Par bonheur, elle n'a fait aucune victime. Par malheur, elle est tombée sur le toit du cellier où nous entreposons notre matériel.
 - Les réserves de poudre ?
 - Elles sont intactes, tout comme les obus, mais ensevelies.
- Étouffant un soupir de résignation, Destours lança quelques ordres précis pour organiser les travaux et surveiller l'avancée des troupes allemandes.

*
* *

Ils n'avaient pas commencé depuis dix minutes qu'un cri tomba du perchoir. C'est ainsi que les soldats avaient baptisé une sorte de hune dressée sur le mur nord du bastion où se relayaient des guetteurs armés d'une lunette.

- Wehrwagen !

Ce fut le signal du branle-bas de combat. Les hommes rejoignirent leurs positions en jurant. Le lieutenant hurlait ses instructions, les artilleurs pointèrent leurs pièces, les manutentionnaires apportèrent poudre et obus.

Destours restait indifférent à tout ce remue-ménage. Immobile au milieu de la cour, son attention était tout entière accaparée par le silence. Le silence de *Sainte-Hélène*. Il aurait dû être là-haut, à couvrir Fort-Liberté avec sa batterie. Mais il s'était déchaîné contre des nuages. Des nuages ! Une bouffée de dégoût et d'amertume le submergea à cette pensée. Les Prussiens avaient su se créer une opportunité et n'avaient pas perdu de temps à exploiter la faiblesse temporaire des défenses de Belfort. Tout ça par sa faute...

Un de ses hommes le bouscula.

- Capitaine !

- Hein ?

- Ben... on ne devrait pas leur donner un coup de main ?

Destours sortit de sa rêverie.

- Oui, vous avez raison. Aux murailles !

Et il se mit en route sans conviction.

*
* *

Les Allemands avaient décidé d'en finir. Tandis que le pilonnage ennemi s'intensifiait sur l'ensemble des défenses françaises, des canons rayés autoportés de 40 mm s'avançaient dans la Trouée de Belfort. Le fort Liberté allait peut-être tomber mais à terme, c'était la sécurité de Belfort qui était menacée.

- Il faut évacuer tout de suite avant qu'ils ne nous coupent la route vers Belfort !

- Mais nous serons exposés ! Et nous ne sommes pas blindés, nous !

- Le mieux, c'est encore de leur envoyer tout ce qui nous reste d'obus !

- Il faudrait que certains s'occupent de déblayer pour passer les munitions !

- Mais on n'a plus le temps pour ça !

Destours venait de monter et regardait l'offensive d'un air détaché. Il avait beau se raisonner et se convaincre que, même en économisant les munitions, il n'aurait pu s'opposer aux forces lancées par l'ennemi dans la bataille, il ne pouvait s'empêcher de ressentir un sentiment confus de culpabilité. Il s'invita dans le débat.

- Mes ordres sont très clairs : je dois vous évacuer et la situation ne change rien à l'affaire.

- Mais à pied, nous allons moins vite que les chars. Ils seront sur nous en un rien de temps.

- C'est pourquoi nous allons nous occuper d'eux en attirant leur attention. Lieutenant, vous supervisez l'évacuation de votre garnison et vous foncez vers Belfort réclamer des renforts si nous ne parvenons pas à vous suivre.

- Vous savez aussi bien que moi qu'ils n'en auront pas à vous fournir !

- Ce que je sais, c'est que vous avez une cinquantaine d'hommes sous votre responsabilité et que vous devez partir.

Les deux hommes se regardèrent une dernière fois et le lieutenant céda.

- Bien. Nous y allons.

Il redescendit dans la cour jonchée de débris, se retourna une dernière fois vers le capitaine Destours et battit le rappel de ses hommes.

Destours se retourna vers ses hommes.

- Euh... mon capitaine ?

- Je sais ce que vous pensez, Brochard. Messieurs, Fort-Liberté n'est pas Sainte-Hélène. Les quelques pièces et les munitions dont nous disposons peuvent aisément être maniées par une demi-douzaine de servants. J'ai besoin de cinq volontaires. Nous devons donner à la garnison les quelques minutes dont elle a besoin pour se replier !

Sept hommes s'avancèrent.

*
* *

Les canonniers de Sainte-Hélène connaissaient leur affaire. Même si la plupart ne connaissaient rien à l'artillerie six mois auparavant, le siège de Belfort les avait formés. Il ne leur fallut qu'une minute pour déclencher un feu nourri sur les premiers Wehrwagen. La manœuvre d'encercllement du bastion que l'ennemi avait entamée cessa pour se concentrer sur les canons du rempart nord qui s'opposaient à leur avancée. Les obus commencèrent à pleuvoir sur le fort.

- À terre !

L'ordre de Destours se perdit dans les déflagrations. Lui-même fut projeté au pied de l'escalier par le souffle de l'explosion. Une chance que les réserves de munitions ne se soient pas trouvées près des pièces d'artillerie...

Encore étourdi par le choc, Destours essaya de se redresser. Il s'appuya contre la muraille en cherchant à reprendre son souffle. Des débris de maçonnerie et de corps humain maculaient son uniforme. Il entendait à peine les tirs ennemis. Ses tympanes avaient dû exploser à la suite de l'impact. Il toussa et cracha. Des glaires de sang. Les bruits de canon semblaient plus proches désormais. Et plus puissants. Il parvint à se mettre debout. De la cour, il voyait qu'un des canons de Fort-Liberté continuait à tirer, et par-dessus la muraille, des panaches de fumée s'élevaient vers le ciel. Les nuages de l'artillerie allemande. Cette vision lui rendit un semblant de lucidité en lui rappelant une vérité fondamentale. « Je déteste les nuages » songea-t-il, hagard, dans le brouillard ouaté qui lui occultait les sens. Il s'accrocha à cette idée comme un naufragé à sa planche et entreprit de tituber jusqu'au centre de la cour que marquait le mât brisé qui

servait naguère à hisser les couleurs tricolores. Sa jambe gauche l'élançait – une cheville brisée sans doute – et il trébucha à de nombreuses reprises. Il parvint néanmoins jusqu'au mât et il s'y cramponna d'une main. Il leva son autre bras pour maudire ce nuage qui le narguait et s'affala sur un monticule de moellons brisés.

Il resta longtemps allongé, seulement conscient des bruits lointains, étouffés, de la bataille qui se poursuivait, du froid qui le pénétrait, et de la pureté du ciel qui s'offrait à son regard.

*
* *

Une tête apparut et un écho de voix s'éleva de ses lèvres, comme jailli des profondeurs d'un gouffre.

- Mon capitaine, vous m'entendez ? Vous allez bien ?

La tête agita des bras, des mains, des doigts. Elle emplissait l'espace et son agitation effrénée violait la sérénité du ciel. Destours dut se faire violence.

- Brochard... Regagnez votre poste...

Un large sourire se dessina sur la figure du lieutenant.

- Dieu soit loué, vous n'êtes que sonné ! Mais votre uniforme bâille de partout et vous avez de vilaines plaies. Vous allez attraper la mort ! Attendez, je vais voir si je peux vous trouver quelque chose de chaud.

Avant que Destours ne puisse réagir, Brochard n'était déjà plus là. Il revint bientôt et entreprit de recouvrir son supérieur d'une couverture.

- Brochard, et les canons ?

- C'est que c'est fini, mon capitaine.

Destours reprenait peu à peu pied dans la réalité.

- Que dites-vous ?

Il chercha à se lever mais retomba en lâchant un cri de douleur. Brochard réussit à amortir sa chute.

- Vous avez une fracture à la jambe, mon capitaine. Le mieux serait que vous restiez allongé...

- Non ! Je veux être debout pour accueillir les Prussiens.

- Mais nous les avons repoussés !

- Que me chantez-vous là ? À six ?

- Pas exactement. Nous avons reçu des renforts.
- Des renforts ?... Et la garnison du fort ?
- Elle est partie.
- Je veux voir le champ de bataille. Aidez-moi !

Brochard ne parvint pas à raisonner son supérieur. C'est tout juste s'il parvint à lui faire porter la couverture, qu'il assujettit à la taille de Destours grâce à sa ceinture, puis il le porta plus qu'il ne le soutint sur l'escalier qui menait au sommet du rempart.

Deux soldats s'occupaient d'un blessé, tandis que deux autres essayaient de dégager un corps près du canon qu'avait utilisé Destours. Ce soldat avait eu moins de chance que son capitaine.

- Heureux de vous revoir parmi nous, mon capitaine !

Destours esquissa un salut qui se voulait rassurant envers le sergent Hildisheim qui l'avait apostrophé mais son attention fut attirée par la bataille qui se déroulait sur la plaine. Il ne remarqua pas le sourire d'Hildisheim.

Les chars blindés allemands reculaient. Certains gisaient, comme éventrés par une puissante explosion, tandis que d'autres se consumaient. La plupart battaient néanmoins en retraite et en bon ordre vers le Ballon d'Alsace. Entre les chars, Destours distinguait des petits véhicules véloces qui allaient de l'un à l'autre et semblaient les agacer comme des moustiques peuvent agacer des éléphants. Deux hommes en chemise rouge étaient juchés sur ces véhicules automobiles.

- Les perce-lignes de Garibaldi, murmura Destours.

Au moment où il prononçait ces mots, l'un des perce-lignes rattrapa un lourd char allemand. L'homme assis à l'arrière sauta sur le char, s'y agrippa et entreprit de se glisser entre ses chenilles. Une trappe s'ouvrit au sommet du char. Le soldat tira sur le perce-lignes qui roulait à ses côtés, le manqua, puis remarqua quelque chose à l'arrière de son *Wehrwagen*. Il hurla un ordre, se dégagea de la trappe et sauta à terre. Cinq secondes plus tard, la chaudière du char explosait. Le perce-lignes entama un large demi-tour et récupéra le soldat garibaldien qui avait accompli cet exploit. C'était la première fois que Destours voyait les Chemises Rouges en action, et si les perce-lignes ne payaient pas de mine face aux chars blindés, il devait reconnaître que les Garibaldiens compensaient par leur audace et leur

habileté et leur créativité. Ils avaient inventé une nouvelle technique de combat, adaptée à cette période d'explosion technologique et, avec des moyens limités, arrivaient à en remonter à l'armée allemande. Mais malgré toutes leurs qualités, Destours avait du mal à croire que les seules Chemises Rouges eussent mis en déroute les Allemands. Les perce-lignes renoncèrent bientôt à poursuivre les chars, se rassemblèrent et se dirigèrent vers le fort Liberté.

- Brochard ?
- Mon capitaine ?
- Veuillez m'aider à descendre. Je voudrais saluer ces braves gens.
- C'est que... je ne sais pas si...
- C'est un ordre, Brochard.
- Comme vous voudrez, mon capitaine, répondit le lieutenant en réprimant un sourire.

Un perce-lignes était à l'arrêt devant les portes du bastion quand Destours et Brochard parvinrent dans la cour du fort. Le pilote inspectait l'accumulateur de l'engin sous le regard d'un officier, reconnaissable à la fourragère qui barrait sa poitrine.

L'officier de Garibaldi éclata franchement de rire en voyant apparaître le capitaine Destours.

- Est-ce là le nouvel uniforme de l'armée française ? A moins que ça ne soit pour narguer les Allemands ?

Tout en s'appuyant sur Brochard, Destours baissa les yeux sur la couverture qui le couvrait, pour découvrir qu'il portait en guise de capote le pavillon du fort, drapé à la façon d'un chiton. Il se tourna vers son lieutenant.

- Très drôle, Brochard.
- J'ai pris ce que j'ai trouvé, mon capitaine, s'excusa Brochard, un large sourire aux lèvres.

L'officier en chemise rouge ôta son casque de cuir et se présenta.

- Je suis Auguste Bartholdi, aide de camp de Garibaldi. Je suppose que vous êtes le responsable de cette garnison. Vous prenez très à cœur la défense des couleurs de la nation.

- Il s'agit là du résultat du zèle d'un de mes subordonnés, répondit Destours en jetant un regard noir à un Brochard hilare. Je suis le capitaine Destours, à votre service. J'ai entendu parler de vous.

- Encore que maintenant, je n'ai que peu de temps à accorder à mon art.

- Très heureux de faire votre connaissance, dit Destours en lui tendant la main. Ce faisant, il relâcha l'épaule de Brochard et s'affala.

Brochard et Bartholdi se précipitèrent un temps trop tard et ne purent empêcher la tête de Destours de heurter durement le sol.

Il ne voyait plus rien, entendait à peine mais sentit qu'on l'allongeait dans une position un peu plus confortable. On lui fit alors respirer quelque chose d'âcre qui le prit à la gorge et le fit tousser. Des sels. Il entrouvrit les yeux.

- Décidément, vous pouvez vous vanter de nous avoir fait peur. Votre lieutenant est parti à Belfort avec mon perce-lignes pour chercher une civière automobile. On va vous amener rapidement à notre ambulance.

Destours se sentait curieusement détaché de tout ce qui lui arrivait. Cette journée qui avait si mal commencé avec ces nuages de mauvais augure se terminait mal pour lui, mais plutôt bien pour Belfort, ce qui, à tout prendre, n'était pas si mal. C'est à peine s'il prêtait attention à Bartholdi qui lui expliquait les récents revers de l'armée Bourbaki, la jonction avec les Chemises Rouges de Garibaldi, la concentration des forces à Lure, le conflit qui avait opposé Bourbaki, prudent, à Garibaldi, bouillant, quant à la suite des opérations. Destours sourit quand il apprit que le raffut en provenance de Belfort entendu vers midi avait précipité les événements. Sans tergiverser davantage, Garibaldi avait foncé sur la citadelle avec ses perce-lignes. *Sainte-Hélène* n'avait donc pas tiré en vain ! Bourbaki avait dû décider alors de marcher sur Giromagny et le Ballon d'Alsace où se concentrait le gros de l'armée allemande. Surpris en pleine offensive sur leur flanc droit, les Allemands avaient été contraints à la retraite. Que Bourbaki ait vaincu ou non, Belfort bénéficiait d'un nouveau répit.

Destours sentait un calme et une sérénité nouvelle l'envahir. Après cinq mois de siège, l'arrivée de l'armée Bourbaki redonnait espoir à la garnison de Belfort. C'était sans doute la première victoire française de la guerre. Il

laissait aller rêveusement son regard sur Bartholdi qui lui tenait compagnie, sur les ruines qui l'entouraient, sur le ciel qui les surplombait.

Incrédule, il commença à trembler nerveusement quand il vit des nuages se détacher sur le ciel flamboyant du crépuscule.

- Du calme, capitaine ! Les secours ne vont plus tarder maintenant.

Destours désignait frénétiquement une portion de ciel au-dessus de la tête de Bartholdi. Celui-ci finit par comprendre et regarda ce que Destours lui montrait.

Des nuages flottaient dans l'air du soir au-dessus de la Trouée de Belfort, en direction du nord. Ils étaient minuscules et n'appartenaient à aucun groupe, ni à aucune famille connue de Quartier et des météorologues. Ils affectaient la forme de lettres tracées au vapographe par un aéroplane arborant la cocarde tricolore.

L'aéroplane acheva sa tâche et repartit vers l'ouest. Les lettres restèrent suspendues dans les airs entre les deux armées, délivrant aux belligérants un message ainsi conçu :

La guerre est perdue !

Paris s'est rendu

Réduisant à néant tous nos efforts

Pour libérer la place de Belfort

- C'était un aéroplane français, dit Bartholdi, soucieux. Et je reconnais là le style pseudo-parnassien de la Feuillardière, l'aide de camp du général Bourbaki.

Bartholdi sembla soudain abattu.

- Est-il possible que nous ayons fait tout cela pour rien ? Que nous ayons remporté une bataille et perdu la guerre ?

Destours, en regardant la vapeur se déliter dans le crépuscule, eut la force de prononcer quelques paroles, avant de sombrer définitivement dans l'inconscience.

- Je déteste les nuages...

À suivre :

REALPOLITIK